

Les « deux poumons », oriental et occidental, du christianisme

CONFÉRENCE DU PÈRE MICHEL KUBLER À CORINTHE

À l'occasion des journées pastorales 2012 organisées par l'Aumônerie générale des Français à l'étranger (AGFE) qui ont eu lieu à Athènes et Corinthe (Grèce) du 3 au 8 octobre, le Père Michel Kubler, aa, directeur du centre Saint-Pierre-Saint-André de Bucarest (Roumanie), a donné une conférence sur les « deux poumons » oriental et occidental du christianisme, selon l'expression de Jean-Paul II (1).

Texte du secrétariat de l'Aumônerie générale des Français de l'étranger (AGFE) (*)

Introduction

Nous sommes (presque) tous, ici, des « handicapés » au plan ecclésial et spirituel, dans la mesure où nous ne respirons qu'avec un seul poumon. Or, le christianisme en a deux ! C'est pourquoi l'Orient requiert le meilleur en nous, pour pouvoir se déployer dans notre vie chrétienne.

Deux citations, pour nous en faire saisir l'enjeu :

– Le témoignage du P. Petar Ljubas, assomptionniste croate en Bulgarie, passé (à la demande de ses supérieurs) du rite latin au rite byzantin : « Dans mon cheminement vers la Mission d'Orient, j'ai compris qu'on peut rentrer dans une église orientale, à l'intérieur du bâtiment, tout en restant dehors. Pour y entrer effectivement, il est nécessaire d'être ouvert d'esprit. Cela veut dire qu'il faut permettre que cette spiritualité entre à l'intérieur de notre esprit ».

– La lettre apostolique *Orientalis Lumen* (OL) de Jean-Paul II (2 mai 1995) : « Je me mets à l'écoute des Églises d'Orient que je sais être des interprètes vivants du trésor traditionnel qu'elles gardent. En contemplant ce patrimoine, apparaissent à mes

yeux des éléments d'une grande signification pour comprendre de façon plus complète et intégrale l'expérience chrétienne, et par conséquent pour donner une réponse plus entière aux attentes des hommes et des femmes d'aujourd'hui » (n. 5) (2).

A. L'Orient chrétien

Une histoire

L'Orient chrétien constitue une réalité complexe, qu'il faut appréhender sans clichés simplistes, mais que l'on peut présenter de manière (assez) simple. Ce n'est évidemment pas d'abord, ni essentiellement, une question de géographie, mais sans doute surtout un problème d'histoire ! Au commencement, en effet cinq Églises-mères faisaient rayonner l'Évangile sur tout le pourtour méditerranéen. Elles ont progressivement formé une « pentarchie » de patriarchats :

– Rome pour tout le monde latin (correspondant au départ à l'Empire romain d'Occident – d'où le titre de « patriarche d'Occident » longtemps attribué au Pape, et auquel Benoît XVI a décidé de renoncer en 2006), avec une primauté reconnue sur l'ensemble de la chrétienté ;

– et quatre autres Églises se partageant le territoire de l'Empire romain d'Orient, et formant les Églises-mères du christianisme oriental, chacune indépendante (liée à la mémoire d'un

Apôtre (ou évangéliste) réputé son « fondateur », et toutes inscrites au départ dans la tradition byzantine : Constantinople (André), Alexandrie (Marc), Antioche (Pierre) et Jérusalem (Jacques).

Ces cinq sièges ont été déclarés à la fois autonomes et en communion par les conciles de Nicée (325) et surtout Constantinople (381), étant entendu que l'évêque de Rome exerçait pour tous et entre tous un ministère de communion, mais sans empiéter sur leur juridiction.

Une ecclésiologie

Ce simple rappel historique de la genèse du christianisme oriental impose de prendre conscience d'emblée d'une de ses principales spécificités : la première définition de l'Orient chrétien, c'est la diversité – et c'est un trait génétique, non pas simplement un accident historique. Une diversité qui n'a cessé d'aller croissant au fil du temps, tant au sein de ce qu'on appellera « l'orthodoxie » que, plus largement, toutes les familles qui vont former les « Églises orientales » (cf. *infra*). Il n'est pas sûr que tous les chrétiens – qu'ils soient d'Orient ou d'Occident, d'ailleurs – considèrent toujours volontiers cette diversité comme une valeur. Il faut pourtant y tendre, fût-ce au prix d'une véritable conversion ! Je vous renvoie à nouveau à ce document aussi indispensable que méconnu qu'est la lettre apostolique *Orientalis Lumen*, publiée par Jean-Paul II en 1995 (pour le centenaire d'une autre lettre, *Orientalium dignitas*, de Léon XIII, qui marqua la première véritable prise en compte du christianisme oriental au sein même de l'Église latine). Trois semaines avant de signer son encyclique *Ut unum sint* sur l'œcuménisme (3), Jean-Paul II appelait ainsi les chrétiens à « retrouver la force et l'enthousiasme d'intensifier la recherche de l'harmonie dans cette dimension authentique et multiforme qui demeure l'idéal de l'Église » (OL n. 2).

De là un 2^e trait spécifique de l'Orient chrétien : la conciliarité, c'est-à-dire un fonctionnement intra- et inter-ecclésial apte à faire vivre cette diversité. Ce n'est pas par hasard que l'Église orthodoxe, par exemple, aime à se définir comme étant « l'Église des sept conciles » (cf. par exemple l'ouvrage de Timothy Ware, Kallistos de Diocléa, (4) – attention cependant au « mythe » d'un 1^{er}

millénaire à l'unité parfaite, auquel on voudrait revenir aujourd'hui : on ne gomme pas des siècles d'histoire séparée de la sorte) : le concile est l'instance disposant de la plus haute autorité, assurée dans l'Esprit Saint pour prendre les décisions engageant la foi et la vie des chrétiens, qu'il s'agisse de l'Église locale ou de l'ensemble des Églises. Le concile est alors dit « œcuménique », au sens où il réunit des évêques de « toute la terre habitée », donc de l'ensemble de l'Église du Christ.

À noter : l'articulation entre primauté et conciliarité est précisément le sujet actuel de la Commission mixte internationale de dialogue théologique catholique-orthodoxe.

Parallèlement à cette organisation conciliaire entre Églises, qui par ailleurs, peine souvent à se concrétiser (cf. le grand concile pan-orthodoxe, en préparation depuis une cinquantaine d'années), il devrait traiter des mariages mixtes, de la révision du droit, de l'adaptation des célébrations au rythme de la vie contemporaine, des règles de prière et de jeûne, mais aussi – sujet éminemment sensible ! – des communautés orthodoxes de la diaspora, en tension entre leurs Églises-mères et une logique d'autocéphalie, etc., il faut noter que l'organisation interne de chacune des Églises concernées fonctionne sur un mode analogue, qu'on appellera la synodalité. Les grandes prises de décision engageant toute l'Église sont prises, non par un individu, fût-il le primate : patriarche, catholicos, pape, archevêque – au sens oriental – ou autre, mais collégialement, et tout particulièrement par un organe permanent appelé saint-synode.

Finalement, le concept qui englobe ces deux dimensions complémentaires de conciliarité et de synodalité est celui d'ecclésiologie de communion : dans une telle perspective, qui rend compte au plus juste de la vision orientale, chaque Église particulière, soit au sens d'une Église locale, soit au sens d'une confession chrétienne donnée, est reconnue par les autres comme étant pleinement l'Église du Christ dans le contexte où elle est établie, disposant de la plénitude de la Vérité révélée et de la totalité des moyens du salut. Et toutes se reconnaissent ainsi entre elles comme des Églises-sœurs (cf. l'accord signé à Balamand [Liban] en 1993 par la Commission de dialogue théologique catholique-orthodoxe, mais jamais vraiment « reçu » par les Églises, et qui fut suivi en 2000 d'une note du cardinal Ratzinger et de la Congrégation pour la Doctrine de la foi sur l'usage de l'expression « Églises-sœurs ») (5).

(*) Titre et notes de *La DC*.

(1) *DC* 1987, n. 1938, p. 397.

(2) *DC* 1995, n. 2117, p. 518.

(3) *DC* 1995, n. 2118, p. 567-597.

(4) *L'orthodoxie : l'Église des sept Conciles*, DDB, 1997.

(5) *DC* 1993, n. 2077, p. 711-714.

Une anthropologie et une théologie

Mais une Église ne doit jamais se définir d'abord par ses structures. Il faut donc rendre justice au christianisme oriental en commençant par signaler qu'il se distingue par une vision originale de l'homme et de son rapport à Dieu (cf. l'apophtegme du disciple demandant à son maître « Montre-moi Dieu », et le maître de répondre : « Montre-moi l'homme ! »). L'homme, comme fondamentalement appelé à participer à la nature divine, en communiant à l'amour que Dieu manifeste par son être même, qui est Trinité (encore de la diversité, et toujours de la communion !). D'où le rôle déterminant du Saint-Esprit, non seulement dans la doctrine, mais dans la prière et la vie spirituelle des croyants et des communautés et d'où, aussi, le côté insupportable du *Filioque* pour nos frères orthodoxes.

On comprend aussi, du coup, l'importance donnée aux Pères de l'Église, surtout les Pères grecs, qui, avec les conciles, ont élaboré le contenu de la foi du christianisme indivis. Une théologie qui, en Orient, s'est souvent attachée à dire de Dieu qu'« il est », plutôt que « ce qu'il est », d'où ce courant de l'apophatisme, voire de théologie négative (cf. l'hymne de saint Grégoire de Nazianze : « Ô toi, l'au-delà de tout, n'est-ce pas là tout ce que l'on peut chanter de toi ? »).

L'Église visible est alors, pour les Orientaux, la réalisation de l'invisible, la révélation du « ciel sur la terre », et la tâche de la communauté chrétienne est de témoigner de cette révélation. Le « témoignage » est un mot-clé de la foi orientale, pour définir la mission de l'Église beaucoup plus justement que, pour les Occidentaux, l'action pastorale ou l'engagement social. Cette ecclésiologie sera dite « eucharistique », dans la mesure où elle définit l'Église comme la communion de tous les croyants dans l'action de grâce au Dieu créateur, au Christ Sauveur et à l'Esprit Consolateur.

La question du rite

Cette anthropologie, cette théologie et cette ecclésiologie trouvent, en Orient chrétien, leur parfaite expression dans la liturgie. Je dis bien « expression », et pas simplement « illustration », tant il est vrai que, pour les chrétiens d'Orient (toutes confessions confondues), pour reprendre une citation sommaire et mythique mais fondamentalement juste, « la liturgie, c'est le Ciel sur la Terre », inaugurant d'ores et déjà cette divinisation qui constitue la vocation même

de l'homme et qui est l'œuvre de l'Esprit Saint. Par l'anticipation eschatologique qu'elle réalise, l'Eucharistie, dit le théologien orthodoxe français Michel Stavrou, « se révèle l'icône du Royaume de Dieu ».

Du 7 au 10 mai 2007 eut lieu la deuxième session des conférences *Oriental Lumen* d'Istanbul, animée par des laïcs de toutes confessions pour faire connaître l'Orient chrétien. Elle était consacrée précisément à la liturgie de l'Église d'Orient. À l'ouverture de la session, le patriarche Bartholomée 1^{er} de Constantinople a souligné : « C'est dans la liturgie que tous les aspects de la foi et de la spiritualité d'Église, de la vie et de la pratique ecclésiale, du ministère pastoral et de la loi canonique, trouvent leur source essentielle et leur signification finale ».

Impossible d'évoquer la centralité de la liturgie pour les Églises orientales, sans évoquer, bien sûr, les icônes. S'il n'y a qu'une chose à en dire, c'est que leur signification et leur fonction est infiniment plus haute que celle, un peu décorative ou vaguement émotive, que nous pouvons leur donner en Occident : l'icône est présence de Dieu au milieu de son Église et en faveur de l'humanité. Ce n'est pas vous qui la regardez, comme on observe un objet, mais c'est Dieu qui à travers elle se manifeste à vous. C'est, véritablement, une « présence réelle ».

Parmi les hommes et les femmes qui, en Orient, incarnent le plus explicitement cette « respiration » particulière de l'Évangile que représente le poumon oriental, une place de choix est à reconnaître à la vie monastique apparue, en sa version chrétienne, dans le désert d'Égypte, au IV^e siècle. Ceux qui font ce choix de vie représentent, dans la tradition orientale, beaucoup plus que ces individus au mieux admirables, au pire bizarres que nous avons dans nos clichés occidentaux : ils/elles sont véritablement considérés comme êtres véritablement « habités » (cf. « la vie en Dieu », comme idéal d'existence chrétienne à partir du modèle monastique) et, du coup, investis d'un ministère de paternité spirituelle qui va très au-delà de ce que nous connaissons voire pratiquons dans la tradition latine (cf. les starets dans la tradition russe, par exemple). Jean-Paul II y voyait, pour sa part, une récapitulation, un condensé de tout le « poumon oriental », en même temps qu'un « pont de fraternité » privilégié entre Orient et Occident, du fait de l'inspiration commune et de l'affranchissement des contentieux doctrinaux (OL n. 9).

Une cosmologie

Un dernier trait à retenir pour ce « portrait d'ensemble » de l'Orient chrétien – il y en aurait bien d'autres –, est son intégration spontanée de l'homme dans le cosmos : sa théologie comme sa spiritualité se situent d'emblée dans une perspective qui part de la Création et va jusqu'à la Parousie, en englobant toujours la totalité du créé qui a, lui aussi, vocation à être gouverné par le Christ. Le regard de l'Orient vient de loin, il voit loin et il aime embrasser large ! De là, ainsi, une attention toute particulière à la protection de l'environnement, et donc un réel souci écologique, y compris au sommet des hiérarchies comme par exemple le patriarche Bartholomée.

Pour conclure ce premier temps, présentant (trop ?) globalement l'Orient chrétien dans son ensemble, je voudrais reprendre un terme qui sert lui aussi souvent pour le résumer : c'est celui de « beauté ». Il est vrai que l'on trouve, dans cette tradition, un grand sens de la beauté des lieux et des rites, une belle insistance sur la beauté des cœurs en paix, comme l'encourage la Philocalie, et un réel souci d'anticiper la beauté de la Béatitude finale. Mais il faut cependant se méfier d'un danger inhérent à une telle insistance : c'est celui qui consiste à « esthétiser » la foi de nos frères orientaux. Une telle lecture constituerait une double insulte à leur tradition : d'une part, ce serait la réduire à un subjectivisme plat, et d'autre part, surtout, cela reviendrait à la priver de son centre, le Christ.

L'Évangile de l'Orient est donc un Évangile de la beauté, à condition de préciser aussitôt que cette beauté est celle du Christ : c'est lui, la « lumière de cet Orient » en qui et par qui tout commence (*Oriental Lumen*). C'est vers lui, « l'astre levant venu d'en haut » nous visiter (Cantique de Zacharie, Lc 1, 78), que tous les chrétiens – d'Orient aussi bien que d'Occident – doivent se tourner.

C'est parce que l'ensemble de l'Église est née de ces communautés du Levant, où Dieu s'est incarné, qu'il nous faut garder vive la mémoire et cultiver « l'échange des dons » avec ces peuples et ces Églises qui font respirer « l'autre poumon » du christianisme.

Il est temps, maintenant, de faire plus ample connaissance avec ces Églises de l'Orient. Je les classerai pour ma part en trois « familles » – mais j'évoquerai surtout, ici, la première.

B. L'orthodoxie

Ce vaste et complexe « Orient chrétien » est souvent réduit, tel en tout cas qu'on le voit depuis l'Occident, à la seule « orthodoxie ». Or, celle-ci, au sens en tout cas où nous l'entendons généralement, n'en constitue qu'une branche, certes majestueuse et comportant elle-même de multiples ramifications... mais une branche : celle de la tradition dite byzantine, qui s'est développée à partir de Constantinople mais aussi d'une multiplicité d'Églises nées, voire restées, dans l'orbite byzantine.

L'usage courant réserve en effet le qualificatif d'« orthodoxe » à la tradition grecque : c'est-à-dire la tradition qui avait accepté les conclusions des conciles d'Éphèse (431) et surtout de Chalcédoine (451 – d'où l'ancien qualificatif de « melkite », ayant pris le parti de l'empereur – melek, en syriaque), à la différence des autres Églises orientales qui, elles, ont rompu avec Byzance à l'occasion de ces conciles (j'y viendrai dans un instant : ce sera la 2^e famille de l'Orient chrétien que je présenterai) et qui a connu ensuite avec l'Occident latin une rupture perçue comme un schisme de part et d'autre entérinée par les excommunications réciproques de 1054 et le sac de Constantinople par la 4^e croisade en avril 1204.

Cette famille de souche byzantine a abouti à la constitution d'une constellation d'Églises de rite grec, qui, toutes, reconnaissent une primauté à Constantinople (même si le débat fait rage aujourd'hui sur la nature et le contenu de cette primauté...). L'Église-mère de l'Empire d'Orient se proclame Patriarcat « œcuménique » – au sens d'une primauté spirituelle sur l'ensemble de la chrétienté – et revendique, depuis la chute de Rome aux mains des Barbares avec en 476 la fin de l'empire romain d'Occident, la qualité de « nouvelle Rome ». Quant à ses Églises-sœurs, indépendantes d'elle et entre elles (« autocéphales »), elles sont unies par la grande tradition des Pères orientaux et par la grande proximité de leur rite d'origine byzantine, en langues grecque ou arabe sur le pourtour méditerranéen, dans les langues slaves en Europe orientale, etc.

Voici quelles sont ces Églises « orthodoxes » – au sens courant, mais, rappelons-le, « grecques » au sens strict –, avec les dates de leur autonomie/autocéphalie, ainsi que leurs primats actuels :

– les quatre Églises formant la partie orientale de la pentarchie originelle (dites « grecques », certes, mais dont certaines sont désormais de

culture et de langue arabes): Constantinople (avec S.S. le patriarche œcuménique Bartholomée 1^{er}, au Phanar, Istanbul), Alexandrie (avec S.B. le patriarche Theodoros II, au Caire), Antioche (avec S.B. le patriarche Ignace IV Hazim, à Damas, [ndlr : décédé depuis]) et Jérusalem (avec S.B. le patriarche Theophilos III);

– cinq patriarcats érigés ultérieurement: Géorgie (Moyen-Âge - S.S. Ilia II de Tbilissi), Russie (1448/1589 - S.S. Kirill 1^{er} de Moscou), Serbie (1766 - S.S. Irinej de Belgrade), Bulgarie (XIX^e s. - S.S. Maxim de Sofia, décédé depuis) et Roumanie (1885/1925 - S.B. Daniel de Bucarest);

– cinq Églises autocéphales autour d'« archevêchés » (au sens oriental du terme): Chypre (V^e siècle - Chrysostomos II, à Nicosie), Grèce (1883 - Hieronymos d'Athènes), Pologne (1924 - Sawa de Varsovie), Albanie (1937 - Anastasios de Tirana) et Républiques Tchèque et Slovaque (Krystof de Prague);

– quatre Églises autonomes et leurs archevêques: Sinaï (Damianos de Sainte-Catherine), Finlande (Léon de Karélie), Japon (Daniel de Tokyo) et Macédoine (Stefan de Skopje).

Il faut noter ici le caractère très incarné de l'orthodoxie dans une terre, une histoire, et donc un peuple, auxquels les diverses Églises ainsi apparues s'identifient de manière congénitale. À la différence des autres traditions – sauf exceptions, comme les rites arménien ou maronite –, leur identité même est foncièrement nationale. Les orthodoxes en sont très fiers, jusqu'à justifier théologiquement les bonnes relations qui doivent, de ce fait, exister entre les responsables de l'Église et ceux de la Cité selon l'idéal byzantin de la « symphonie », tout en étant cependant conscients des dérives auxquelles cette logique de forte « inculturation » nationale peut mener comme le phylétisme, condamné comme hérésie au XIX^e siècle lors de la montée des nationalismes. C'est également de là que vient la notion de « territoire canonique », si souvent avancée en Europe de l'Est face aux prétendues offensives de prosélytisme catholique mais le Vatican, prudent, fait droit pour une part à ce type d'exigences, particulièrement en Russie.

Notons aussi que cette identification Église-Patrie-Terre-Peuple (voire Nation) empêche les diverses Églises orthodoxes de bien se connaître entre elles et ne les encourage guère à s'entraider. Des luttes d'influence apparaissent: entre Moscou et Constantinople (avec à l'horizon la mainmise sur Tallin et surtout Kiev), sous le regard de

Bucarest et d'Athènes, les uns et les autres n'oublient jamais totalement New York...

Cette réalité très prégnante n'empêche pourtant pas l'Occident de parler souvent des orthodoxes comme d'une masse compacte et homogène, s'exprimant par la seule voix de ses hiérarques, mais c'est une manière de voir les choses de loin. Un bon connaisseur de l'Église russe, le P. Vladimir Zielinsky, y discerne au contraire, de façon schématique, trois groupes de croyants orthodoxes aujourd'hui: les « intégristes », les « œcuménistes » et les « traditionalistes » (cf. colloque de Rome sur les Assomptionnistes et la Russie, 2003).

• L'intégrisme, dans sa version théologique-ecclésiale, différente de l'intégrisme politique, de tendance slavophile et donc anti-occidentaliste, avec une forte odeur d'antisémitisme, est assez diffusé dans le milieu monastique et affirme que toutes les communautés qui, par leurs erreurs se sont détachées de l'unique Église du Christ – c'est-à-dire, bien sûr, l'Église orthodoxe qui ne s'embarasse même pas d'un « *subsistit in* » – ont tout perdu, et qu'en dehors d'elle, il n'y vraiment rien: ni sacrement, ni grâce, ni salut. L'œcuménisme, donc, est une hérésie trompeuse et dangereuse qui réunit en elle toutes les hérésies anciennes: qui veut être sauvé doit d'abord demander le baptême dans l'Église orthodoxe puis vivre selon ses règles.

• Le groupe à orientation œcuménique semble moins nombreux, car il n'est pas toujours facile pour les orthodoxes de manifester leur sympathie à l'égard des autres chrétiens. Ce groupe a un certain rayonnement culturel, attire les personnes qui cherchent dans l'unité avec l'Église catholique un moyen de guérir l'orthodoxie de son intégrisme, de son esprit conservateur, de sa fermeture au monde contemporain.

Il entretient une image idéalisée de l'Église d'Occident (avec les « symboles » de Taizé, Bose, Chevetogne...), dont on attend une aide pour purifier l'air devenu un peu rance à l'intérieur de leur propre maison, trouver de nouvelles méthodes d'annonce de l'Évangile ou simplement un climat plus humain dans la vie ecclésiale.

– Mais, toujours selon le P. Zielinsky, la part plus nombreuse et influente, bien que silencieuse, de l'orthodoxie est celle dite « traditionaliste », au sens d'une fidélité sans faille à cette tradition: non seulement croire sans retenue à tout ce que proclame l'Église et être enraciné dans son patrimoine patristique mais nourrir un amour viscéral pour tout le patrimoine de l'orthodoxie:

vie des saints, mélodie des chants, solennité des célébrations, langue de la prière (slavon, en Russie!). Pour eux, l'orthodoxie est la foi vraiment incarnée. En elle, on ne peut jamais séparer l'esprit ascétique de la « chair » vivante, du corps physique, historique, national, et même quelquefois ethnique.

Il s'ensuit, reconnaît dès lors notre théologien russe, que l'on ne peut établir aucun dialogue œcuménique avec les orthodoxes si l'on oublie leur attachement à la foi dans cette forme concrète, même en tant que terre, peuple, patrie. Si, pour la majeure partie des catholiques, avancer au rythme de son temps et comprendre les peuples du monde peut relever d'un engagement proprement religieux (Vatican II), l'engagement de la plupart des orthodoxes est d'« être fidèles à la foi de nos pères », quitte à être coupés du monde du point de vue culturel et spirituel.

Le différend théologique entre les grecs-orthodoxes et le catholicisme romain s'est longtemps cristallisé sur la question du *Filioque*: l'Orient énonce que l'Esprit-Saint ne procède que du Père, contrairement au credo latin (qui, depuis le IX^e siècle, ajoute: « ... et du Fils »). Cet obstacle est aujourd'hui à peu près surmonté. Le débat entre les deux confessions s'est déplacé plutôt sur l'ecclésiologie, avec bien sûr la question de la primauté de l'évêque de Rome. Mais il bute sur l'« uniatisme »: l'existence d'Églises de rite oriental « unies » à Rome, qui forment la 3^e famille de l'Orient chrétien – j'y viendrai dans ma dernière partie. Pour le moment, je dois encore vous présenter la 2^e de ces familles.

C. Les autres Églises orientales dites « non chalcédoniennes »

Pour finir notre voyage dans ce vaste continent qu'est l'Orient chrétien, il faut enfin rendre justice à la constellation des Églises dites « orientales », ou encore « non chalcédoniennes », parce qu'elles se sont constituées par opposition ou démarcation de Constantinople au moment des premiers conciles.

Les choses se sont gâtées en effet lorsque l'unique Église née du Christ, et qui était *grosso modo* encore indivise, se réunit en conciles pour expliciter sa foi. Dès 431 à Ephèse, la controverse fait éclater cette unité: le patriarche Nestorius de Constantinople est condamné pour avoir énoncé une « double personnalité » du Christ. Se crée alors une Église assyrienne, à partir de la Mésopotamie: se déclarant fidèle à la doctrine

nestorienne, se réclamant de la tradition de l'Apôtre Thomas (réputé avoir évangélisé Babylone, puis l'Inde), elle profite surtout de cette discorde doctrinale pour prendre des distances – y compris politiques – avec Byzance.

Cette Église est connue pour son immense dynamisme missionnaire, notamment en Chine – où elle avait établi une hiérarchie dès le VII^e siècle – et en Inde, laquelle compte toujours un groupe d'Églises de Mar Thomas (environ 5 millions de fidèles en tout), présentes surtout dans le Kerala (sud-ouest indien).

Cette première fêlure de taille dans la tunique sans couture du Christ subsiste toujours de nos jours. L'Église assyrienne d'Orient compte aujourd'hui 300 000 fidèles, répartis en deux juridictions principales, en Irak (avec S. B. Mar Addai, à Bagdad) et dans la diaspora (avec le patriarche Mar Denkha IV, à Chicago).

D'autres déchirures suivront, non sans dimensions politiques elles aussi: l'empereur se mêle en effet des débats théologiques, allant jusqu'à convoquer et manipuler les conciles pour asseoir son pouvoir sur tout l'Orient. Du coup, la rébellion va prendre de l'ampleur. Mais sous couvert de doctrine, elle comportera toujours une réaction d'indépendance contre Byzance.

La discorde réapparaît à la suite du concile de Chalcédoine (451), connu pour avoir défini les deux natures (*physis*, en grec) humaine et divine en l'unique personne du Christ. Cette doctrine est réfutée par Antioche et Alexandrie qui affirment, selon les traditions théologiques propres à chacune d'elles, que le Christ n'a qu'une nature (d'où leur réputation – aujourd'hui démentie grâce au dialogue œcuménique – d'être « monophysites »). Elles sont alors condamnées, et en profitent à leur tour pour s'émanciper.

C'est ainsi que naissent, face à l'Église « melkite » (qui a pris le parti de l'empereur - melek en syriaque), des Églises appelées désormais « non chalcédoniennes » – on dit aussi parfois « pré-chalcédoniennes », ou « anciennes Églises orientales » (en anglais, on distingue parfois « *the oriental Churches* », pour désigner ces Églises non chalcédoniennes, et « *the eastern Churches* », englobant l'ensemble des Églises des divers rites orientaux, byzantins ou non, y compris catholiques. Je les répartirai en trois (sous) familles:

– l'Église syrienne, dite « jacobite » (du nom de Jacques Baradaï, son inspirateur), se réclame de l'héritage antiochien, appelé aussi « tradition

syriaque » (inspirée par Théodore de Mopsueste). Aujourd'hui en nombre réduit (moins de 300 000 fidèles), elle est dirigée actuellement par le patriarche Ignace 1^{er} Zakka Iwas, résidant à Damas (Syrie).

Elle a accueilli sous son aile l'Église malankare en Inde, d'origine assyrienne (1,7 million de fidèles, sous la houlette du catholicos Mar Baselios Tomas 1^{er}, résidant à Kottayam).

– L'Église copte (de l'arabe Qubt, « Égyptien »), se plaçant sous le patronage de l'évangéliste Marc, réputé avoir fondé l'Église d'Alexandrie, et s'organisant surtout en Égypte, très identifiée à l'histoire et à la culture de ce pays (cf. saint Cyrille d'Alexandrie). Forte aujourd'hui d'environ 7 millions de fidèles, elle est dirigée par le pape Tawadros II (résidant au Caire) et fait l'objet de persécutions islamistes. Elle a également influencé l'Église éthiopienne (qui a aussi une origine syrienne), qui comporte au minimum 16 millions de fidèles autour du patriarche Abuna Paulos d'Addis Abeba (ndlr : décédé depuis).

– Enfin, l'Église arménienne, après avoir été la première communauté chrétienne de l'histoire à s'organiser en Église nationale au tout début du IV^e siècle, sous l'inspiration de saint Grégoire l'Illuminateur – d'où son appellation de « grégorienne », suivra au VI^e siècle la rupture dite « monophysite » (bien que n'ayant pas été présente à Chalcédoine) afin de préserver l'indépendance culturelle autant que religieuse de son peuple, auquel elle est très identifiée. Elle compte environ 6 millions de fidèles, répartis notamment en deux catholicossats : celui d'Étchmiadzine (en Arménie, avec S.S. Karekine II) et celui de Cilicie (siège à Antélias, au Liban, avec S.S. Aram 1^{er}).

Chacune de ces Églises se veut « orthodoxe », ayant « la foi droite ». Au cours du XX^e siècle, leur dialogue théologique avec les autres confessions chrétiennes, y compris catholique, a permis de régler la plupart de leurs contentieux doctrinaux, notamment christologiques.

Je ne mentionne pas ici les communautés protestantes des régions de l'Orient chrétien, dans la mesure où elles sont toutes d'origine occidentale et n'ont, la plupart, guère de traits empruntés à « l'autre poumon ».

D. Les Églises orientales catholiques

Parmi les Églises catholiques de rite oriental, souvent qualifiées (à tort ou à raison) d'« uniates », on connaît généralement, par la force de l'actualité, celles d'Ukraine ou de Roumanie. Or, d'autres

sont présentes aussi, et de manière beaucoup plus sereine, au Proche-Orient.

Elles sont nées au fil des siècles, chaque fois que des responsables d'Églises, des princes ou des groupes de fidèles de l'orthodoxie (chalcédonienne ou non) ont souhaité retrouver une « union » avec Rome tout en conservant leur rite oriental, en prenant soin d'englober dans ce terme, non seulement une liturgie, mais une spiritualité, une théologie et un droit propres. Leur naissance a clairement été favorisée par Rome, après l'échec de diverses tentatives de latinisation de ces Églises.

Ainsi se sont progressivement constituées, parallèlement aux communautés « orthodoxes » dont elles continuent de partager le rite, autant d'Églises catholiques des diverses traditions.

Parmi celles disposant d'un droit propre, on retrouve donc, dans l'ordre historique des rites orientaux :

- Deux Églises catholiques de tradition assyrienne : l'Église chaldéenne, par union définitivement scellée en 1830 (1 million de fidèles, surtout en Irak, avec son patriarche le cardinal Emmanuel III Delly de Babylone, résidant à Bagdad) ; et l'Église syro-malabare, par union de chrétiens de « Mar Thomas », scellée en 1919 (6 millions, surtout en Inde : le cardinal George Alencherry, archevêque majeur d'Ernakulam-Angalamy) ;

- Des Églises catholiques correspondant à chacune des trois « familles » qui rompirent avec Byzance après le concile de Chalcédoine :

- dans la tradition antiochienne : l'Église syrienne-catholique, par union en 1783 (100 000 membres au Proche-Orient, avec le patriarche Ignace Joseph III Younan d'Antioche), et l'Église syro-malankare, communauté au départ syro-malabare, passée ensuite par l'Église jacobite avant de refaire union avec Rome dans cette tradition en 1930 (moins de 300 000 fidèles, avec le cardinal Cleemis Isaac Thottunkal, archevêque majeur de Trivandrum) ;

- dans la tradition alexandrine : l'Église copte-catholique, établie par Léon XIII en 1895 (200 000 membres en Égypte, avec son patriarche le cardinal Antonios Naguib d'Alexandrie, résidant au Caire), ainsi que l'Église éthiopienne-catholique, fondée en 1961 (200 000 fidèles avec Mgr Berhaneyesus Souraphiel, archevêque d'Addis-Abeba) ;

- et enfin, dans la tradition arménienne, l'Église arménienne-catholique, née par union à Rome en 1740 (300 000 membres dans la diaspora : le patriarche de Cilicie Nersès Bédros XIX Tarmouni, résidant à Beyrouth).

- des Églises catholiques de tradition byzantine :

- une Église grecque-melkite catholique au Proche-Orient, constituée en 1724, de langue arabe (1,3 million de fidèles sous le patriarche Grégoire III Laham d'Antioche, résidant à Damas) ;

- plusieurs Églises gréco-catholiques en Europe orientale : en Ukraine, par l'union de Brest-Litovsk en 1596 (7 millions de fidèles, avec Mgr Sviatoslav Shevchuk, archevêque majeur de Kiev) ; en Roumanie, par l'union de Blaj en 1700 (env. 750 000 fidèles, avec le cardinal Lucian Muresan, archevêque majeur de Fagaras et Alba Julia, résidant à Blaj) ; en Bulgarie, par union en 1861 (10 000 fidèles, avec Mgr Christo Proykov, exarque apostolique de Sofia) ; ainsi que des Églises de rite ruthène, slovaque, etc.

- Enfin, une tradition orientale – en l'occurrence, antiochienne – qui n'a jamais connu de rupture avec Rome : l'Église maronite, née au IV^e siècle autour de la figure de saint Maroun, au Liban, où elle resta fidèle à la doctrine de Chalcédoine tout en résistant à la byzantinisation, et qui fit union avec l'Église latine lors des croisades (au moins 4 millions de membres, avec le cardinal Bechara Raï, patriarche d'Antioche, résidant à Bkerké, au Liban).

Les catholiques de ces (très diverses) traditions orientales vivent une situation paradoxale, à l'égard de leurs peuples comme de l'Église latine, dont ils se sentent autant partie prenante qu'étrangers. Il n'est pas facile, aujourd'hui, d'être « catholique oriental », au sens du rite, autant que de la géographie. Il faut à la fois se défendre contre le centralisme romain, qui paraît souvent si lointain, et contre les pressions politiques et religieuses locales : de plus en plus de ces fidèles émigrent de leurs pays d'origine au profit de latitudes où il leur sera plus facile de gagner leur vie et de préserver leur liberté.

De surcroît, depuis le « 11 septembre », toutes ces Églises (catholiques ou non, en l'occurrence) passent, aux yeux de beaucoup de musulmans, pour une pure émanation de l'Occident. De quoi renforcer les clichés d'une « guerre des civilisations », qui rangerait *ipso facto* les disciples du Christ dans un camp à l'échelle mondiale et les désignerait comme ennemis de l'islam. Des victimes potentielles d'autant plus faciles

(6) Voyage au Liban : DC 2012, n. 2497, p. 818-840 ; *Ecclesia in Medio Oriente* : DC 2012, n. 2497, p. 841-863.

(7) DC 2010, n. 2448, p. 579 et n. 2456, p. 1000.

qu'elles sont en première ligne des conflits, et le plus souvent fragiles. Il est dès lors urgent de renforcer ces communautés et leur crédibilité. En commençant par prendre conscience et par affirmer, aujourd'hui plus que jamais, que l'on peut être d'Orient sans être musulman, et chrétien autrement que selon le moule latin. Ce fut l'un des grands enjeux de l'Assemblée spéciale du Synode des évêques pour le Moyen-Orient, la première du genre, qui a réuni tous les évêques de la région à Rome en 2010 et dont Benoît XVI a tiré son exhortation apostolique *Ecclesia in Medio Oriente*, publiée lors de son récent voyage au Liban (septembre 2012) (6).

Parmi les graves soucis qui préoccupent aujourd'hui ces communautés, on peut noter :

- La survie, d'abord, de ces communautés dans leurs terres d'origine : elles y incarnent souvent le christianisme depuis les toutes premières générations, sans pour autant s'y enfermer : hier par la mission dès le VII^e siècle en Chine, aujourd'hui contraintes à l'émigration.

- Le face-à-face avec l'islam : comment (au mieux) sauvegarder la liberté évangélique au sein de sociétés majoritairement musulmanes ? Et comment, au pire, garder espoir, alors que pressions et exclusions ne cessent, dans certains pays, d'aller croissant ? Quel dialogue reste possible, dans ce contexte, entre chrétiens et musulmans ? (cf. l'assassinat en 2010 de Mgr Luigi Padovese, vicaire apostolique d'Anatolie, en Turquie...) (7).

- Le souci d'une inculturation de l'Évangile : les Églises catholiques orientales ont de quoi donner à toute la chrétienté l'exemple de leur longue expérience, leur liturgie et leur théologie étant toujours remarquablement inscrites dans les cultures locales.

- La reconnaissance de leurs particularismes : ces Églises de rite oriental souffrent de ne pas voir reconnu le génie de leur tradition. Elles déplorent notamment que soient toujours freinés le choix de leurs évêques par leurs synodes propres, la création de diocèses sans recours à Rome et l'envoi de prêtres mariés en diaspora. La tendance romaine à latiniser, particulièrement la bureaucratie centralisée des dicastères du Vatican, est perçue comme un déni, voire un mépris de leur génie propre, malgré d'importantes Églises d'Orient, proches du peuple et très arabisées, comme le Patriarcat latin de Jérusalem avec Mgr Sabbah puis Mgr Twal.

- Le service de l'œcuménisme : sauf l'exception maronite, toutes ces Églises sont nées de l'union à Rome de communautés issues d'Églises

« orthodoxes » (au sens large), et veulent de ce fait servir de pont entre leurs familles orientales d'origine et celle – romaine – d'adoption. Or les premières, surtout dans l'orbite byzantine, récusent à ces « uniates » le droit de pratiquer un rite oriental tout en se voulant catholiques: du point de vue orthodoxe, il faut choisir. L'accord théologique sur l'uniatisme, signé entre catholiques et orthodoxes à Balamand (Liban) en 1993, est loin d'avoir été reçu partout.

Mais ces Églises doivent aussi surmonter leurs fréquentes divisions mutuelles. Elles ont peu de contacts entre elles, au sommet comme sur le terrain, comme le reconnaissait Jean-Paul II les appelant à s'estimer et à collaborer, dans son

exhortation apostolique *Une espérance nouvelle pour le Liban* concluant, en 1997, l'assemblée du Synode réunie à Rome sur le Liban (8).

L'ensemble de ces Églises orientales dispose depuis 1990 d'un droit canonique propre au sein de l'Église catholique hélas uniformisé, et assez latinisé, face à la diversité et aux spécificités de leurs rites. Puissent-elles aussi trouver une place dans nos vies, dans nos discours et dans nos œuvres... Jean-Paul II, dans sa lettre *Orientale Lumen*, a rappelé le trésor qu'elles doivent continuer de représenter: non, tous les catholiques ne sont pas Latins! Et cette diversité doit nourrir notre esprit, de part et d'autre. Ce double mouvement porte un beau nom: cela s'appelle « l'échange des dons ». ♦

(8) DC 1997, n. 2161, p. 501-549.

Religion et nationalisme en Grèce moderne

Thanos Lipowatz, enseignant en philosophie politique et psychanalyse à Athènes et Berlin, est intervenu aux journées pastorales de l'Aumônerie générale des Français de l'étranger le 6 octobre à Corinthe. Voici des extraits de sa conférence.

[...] Actuellement, on est témoin d'un regain du nationalisme, du communisme et de la religiosité orthodoxe en Grèce. Les occasions qui y ont conduit les gens sont: les bouleversements politiques dans les pays balkaniques, la crise économique du capitalisme spéculatif, néolibéral, le racisme contre les immigrés étrangers, et la crise postmoderne des identités et des valeurs. Derrière les attitudes dominantes en Grèce, on devine les énormes difficultés de modernisation et d'adaptation économique, administrative et culturelle du pays depuis trente ans. On pourrait parler de « crise d'identité » et du retour du refoulé nationaliste et religieux, qui s'exprime par un discours creux de glorification du passé lointain antique, dont l'aspect apologétique saute aux yeux. « On » se sent « isolé » et « menacé » et « on » reproduit les « réflexes » connus de défense, d'auto-isolément et d'exclusion (1).

Si toute identité nationale est un bricolage d'éléments multiples, accordés inconsciemment ou consciemment au cours des siècles, elle cache aussi sous une forme imaginaire les hauts et les bas de l'histoire d'un peuple. La mémoire collective y retient les gloires et les traumatismes du groupe dans le passé; mais il dépend du travail psychique avec ces traumatismes, s'ils redeviennent au présent actifs ou pas: les

menaces du présent et les conflits peuvent conduire à une forme d'hystérisation qui reproduit de façon imaginaire les cassures mal cicatrisées du passé.

Mais pourquoi les Grecs n'ont-ils pas pu travailler avec les traumatismes du passé? [...]

À cause de l'histoire depuis presque mille ans, la culture grecque a développé avec insistance un trait défensif, et le même se reproduit dans la culture politique grecque moderne, avec son manque de réalisme, de continuité et de rationalité (2). Pour comprendre cela, il faut analyser les structures des institutions et le développement économique et social qui eurent une forte influence sur la nature du nationalisme grec. Nous retenons ici trois aspects: le clientélisme, l'individualisme traditionnel prémoderne et le communautarisme. Ces aspects sont intéressants pour une raison encore: ils portent les traces des types de comportement et de mentalité qui remontent jusqu'à l'Antiquité en passant par Byzance. Il y a une persistance de certains traits culturels, qui, même atténués aujourd'hui, n'ont pas pu être définitivement surmontés et remplacés par des traits modernes. Le caractère défensif de la culture grecque est ici à l'origine de l'attitude ambivalente envers l'Occident et la Modernité (3). [...]

(1) Cf. Th. Lipowatz, « La Grèce. Une identité clivée », dans *Questions de psychologie politique*, Athènes, 1991.

(2) Th. Lipowatz, « Thèses sur la psychologie politique des Grecs » dans *Questions de psychologie politique*, Athènes, 1991.

(3) N. Demertzis, *The influence of the Byzantine and Ottoman Tradition on political culture in the Balkan states*, Athens 1992.